

l'ombre de pitié. Pas un Chinois ne quitter sa pipe pour tendre la main au malheureux qui disparaît là, dans le fleuve Jaune. Pourquoi ? D'abord parce que tout homme qui en sauve un autre est tenu de payer les dettes de l'homme qu'il a sauvé. Il devient immédiatement le débiteur de celui qu'il a arraché à la mort. Tous les créanciers du mauvais nageur (et mauvais payeur) ont recours contre le bon Chinois naïf qui a commis ce crime d'en condamner un autre à vivre. Et puis la vie n'a pas de prix en ces contrées, je le répète. Les naissances pullulent, les morts sont innombrables. L'être passe d'un point à un autre avec une facilité prodigieuse.

Mais, s'il méprise la mort, le Chinois aime la souffrance. J'entends qu'il se plaît à faire souffrir. Il prolonge l'existence en d'affreuses combinaisons de fortune. Ce peuple de lettrés a des férocités de tigre et des raffinements de chat déchirant les souris dans les supplices qu'il invente. C'est un ingénieux artisan de douleur. Il prolonge les agonies avec une science étrange de la cruauté. Quand je pense à ce pauvre commandant Henri Rivière dont la tête s'est promenée par les villages et que les mandarins montraient, glorieux et souriants, comme un trophée, entre ses mains coupées, cette loyale main que j'avais serrée et qui avait écrit "Pierrot" et "Caïn."

Il faudrait arracher nos malheureux compatriotes à ces périls, courir bien vite de Tien-Tsin à Peking. Et comment ? Les hordes sont nombreuses entre nos soldats et la grande ville. Le flot grossit. La mer jaune déferle. Les marins de l'amiral Courrejollès et les soldats du général Voyran arriveront-ils à temps ?

Ils ne trouveront plus, du reste, devant eux les Tigres de guerre qui, agitant leurs dragons fantastiques, leurs drapeaux ornés de monstres brodés d'or et lançant leurs flèches contre les balles des carabines Minié de nos chasseurs à pied, prétendant arrêter les Barbares en leur montrant des masques horribles et en frappant sur des gongs effrayants. Les Chinois qui, sans reculer d'un pas se faisaient tuer un à un sur le pont de Palikao et dont on retrouva les cadavres en ordre de bataille, en rang, le long des

parapets, sont aujourd'hui remplacés par des soldats qui ne se contentent pas de bien mourir, mais qui veulent vaincre. Le colonel Dominé me disait qu'à Tuyen Quan ce qui l'avait frappé beaucoup, c'est que, repoussés, les Chinois acharnés, revenaient souvent à la charge. — Leurs mandarins les arrêtaient dans leur retraite, les reformaient et les rejetaient à l'assaut. Jamais une colonne battue n'était revenue à l'attaque, autrefois. Le fait seul de ne pas s'en tenir à la défaite subie montre que l'énergie renaît dans cette masse humaine.

Et le Chinois est solide physiquement ! "Nous ne pouvions pas leur résister, me répétait un Tonkinois en me parlant du passé : ils ont seip-gros bras !" Le biceps du Chinois pesait lourdement, en effet, sur les débiles épaules des fils du Tonkin. Nos troupiers auront donc à combattre des adversaires dignes d'eux, ces grands guerriers "en or" que repoussa Négrier.

Ajoutez que ces Asiatiques sont ézaspérés. Un très aimable jeune français qui, précisément revient de Chine me contait, en riant et le plus simplement du monde, que, lorsqu'il revenait fatigué de travailler à la ligne de chemin de fer qu'il construisait là-bas, s'il apercevait une litière portant un mandarin, il s'approchait et ordonnait au fonctionnaire chinois de descendre :

— Mais je suis madarin, et cette litière est à moi !

— C'est possible. Mais dans mon pays je suis mandarin d'une classe supérieure à la tienne ! Allons, descends !

Et le mandarin, impassible et respectueux, cédait sa litière. Il ne la céderait jamais. Il ne faut ni tuer le mandarin, ni lui répéter trop souvent qu'il est fait pour marcher à pied. Irrité à la fin, il se révolte, et sa rage et sa rancune poussent autour de pauvres êtres innocents les férociétés, les bestialités, les appétits du meurtre de la foule.

Ah ! Chine délicieuse des visions de poètes, Chine des vers de Brouillet et de Théophile Gautier, avec les lettrés qui rêvent sous les saules et les petites Chinoises "au teint plus clair que le cuivre des lampes" qui boivent le thé et, de leurs yeux de songe, contemplent, sur